

Les yeux de mon père

Robert Giroux

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, R. (1998). Les yeux de mon père. *Moebius*, (77), 31–34.

ROBERT GIROUX

Les yeux de mon père

à Isabelle, qui déchiffre les mots de la musique

1

Quand le corps s'agite
là même où les mots butent, précisément
là où les mots ne sont d'aucune utilité
je m'abandonne à l'énergie des pas
à la gesticulation fébrile
au grognement intime
à la course ingénue des signes
je m'abandonne à cette musique de fond
qui petit à petit s'impose
Elle en sait long sur ce butoir de langage
sur cette insuffisance des mots et des phrases
basse continue qui malgré tout m'apaise

2

Mon père est toujours là dans ma mire
ce matin-là près des rideaux
l'ombre des feuillages joue dans la pièce
était-ce le vivoir, la chambre, la cuisine
les mots dansent sur plusieurs colonnes
les noms prénoms adresses chiffrées
culbutent dans le frisson de l'œil
Viens me lire ça, tu veux, tu es jeune, toi!
médusé, je ne comprenais que dalle
cette paresse souriante qui s'excusait
du manque, la faiblesse du père, de mon père
Ç'aurait tout aussi bien pu être ma mère
de fil en aiguille le chas indéchiffrable
la posologie devenue secrète des médicaments
le thermomètre des fièvres
cette incapacité progressive de lire

toute la cécité des années cinquante
que je ne saurais pardonner – je ne comprends pas
tout cet aveuglement sournois généralisé
les bungalows du frère André, non de la Californie ma
chère!

les banlieues, les nombrils commerciaux
les nouveaux riches en voiture de rêve
la mauvaise conscience du cinéma américain qui
le disputera bientôt à la Nouvelle Vague
les meubles chromés, les plastiques, le transistor
la pollution par le bruit, cette cécité des plages en
vinyle

la télé de la rumeur publique
le sable dans l'engrenage des traditions liturgiques
la table rase comme un autodafé bêtement jubilatoire
et que dire de

la langue molle, une véritable vieille chnolle molle
tout imbibée d'alcool
les verres cachés de mon père, ce secret de Polichinelle
à moins que ce ne soit celui de Pinocchio
les odeurs qui trahissent

mon père trempé de honte sourde
les verres dissimulés, mon père tapi
J'ai douze ans, je ne vois rien encore
tout imprégné par le bonheur
soulevé, protégé, saoulé par les grands ormes
du parc Jarry

les lilas bleus, les glaces à deux boules, l'été
mon frère ricane bruyamment, ma mère se berce au
balcon

les soirées douces à chanter
la balançoire dans la cour arrière
Il me suffisait d'avoir le bon œil
Mon enfance aura été si heureuse
je dirais même un jeu d'enfant
la vie tout simplement, la vie, mon ressort
Montréal, ma ville réponse
Pourquoi alors me durcir comme le verre
avec ce risque inutile de tout casser

3

Mon père était donc toujours dans ma mire
de plus en plus loin des yeux indiscrets
et du bavardage des femmes
Il écoute la radio, collectionne les timbres
soigne sa frilosité
il titube à la cave transformée en sous-sol
ou encore sans gants à flâner dans l'hiver du quartier
Il revient après s'être engueulé avec les vieux
A-t-il crié en tombant face contre terre?
non, l'œil n'a pas été touché
la monture n'a que profondément balafré la vieille
poche de vieillard que je lui ai toujours connue
sous l'œil
la tête trop lourde sans doute, tête première la sottise
l'odeur d'essence, le manteau maculé de sang
la moustache silencieuse, les pas indécis
pauvre quenouille!
je me suis tu, ma mère aussi
je n'aurais su d'ailleurs que le mitrailler de mots

4

J'ai été père à mon tour, pourquoi pas!
un bon père, je crois, ça ne s'invente pas
Et pourtant, je ne l'avais pas vu venir
sur le droit fil de la rupture conjugale
jour après jour la lumière me tue
les yeux me brûlent toutes les heures
je voile tant bien que mal les ampoules
dans toute la maison les fioles de gouttes
je m'emplis les yeux d'huiles de toutes sortes
je palpe les murs de ma cage de verre
comme à la recherche de signes
que je ne saurais lire encore
même ma voix s'est comme déplacée
Alors, littéralement aphone, le regard un peu froid
je quitterai tout
mon enfant roux sous le bras
Ainsi commence ma seconde vie
Il y en aura d'autres
mon père a donc pu s'éteindre sans regret

5

L'aveuglement n'a pas d'âge, je l'apprendrai vite
Mon enfant, tu auras eu tout le temps de te fabriquer
une mère

moi, tu m'auras eu sous la main, à portée de voix
Sous les grands pins sombres et odorants
tu auras redessiné inlassablement le visage manquant
brouillé par la neige ici, ébloui par la lumière des
larmes là

M'aura-t-il fallu pousser jusqu'en Afrique?
M'aura-t-il fallu cette distance pour prendre la mesure
de ton silence, de ton désir, de ta détresse
et faire taire la peine que je tenais cachée dans mon
poing?

Je n'ai rien pu troubler de ce qui t'appelait sourdement
rien pu modifier du symbolique qui te rendait muette
et me clouait le bec

Tout le reste n'est que littérature
silence, yeux fermés, glace, oubli, miroir déformant
car les mots butent quand les fantômes
nous murmurent leurs chants d'amour
culbutent sans vergogne nos petites habitudes
et nous suggèrent en souriant l'autre bout de la lunette
Les verres cachés de mon père sont vides
aucune odeur ne vient distraire la netteté du portrait
qu'il me reste à tracer
les yeux fermés, mon regard soutenant le sien
doux, la moustache en prime, mais sans voix